

on voit se dérouler les rives tourmentées du lac serti de hautes montagnes de pierres grises d'un ton très doux, couvertes par endroits de larges bandes de sauges en fleurs, aux reflets d'améthyste ; quelques rares villages enfouis dans la verdure sont signalés par un clocher ou un minaret. Dans la profondeur du lac, des caïques de pêcheurs flottent immobiles et indécis dans les gazes grises qui endeuillent le matin et qu'un peu de vent ou de soleil fera disparaître ; bien loin, dans un fond de vapeurs, se silhouettent les montagnes du Cernagore.

A quelques mètres du rivage où nous accostons, se dresse la montagne sur laquelle je trouverai la ruine qu'on m'a signalée ; un escalier en pierres généralement rapportées, formé de 1436 degrés, c'est l'ancienne et unique route, court sur le flanc de la montagne ; il n'y a pas d'autre chemin. Un usage de plusieurs siècles, hommes et bêtes ne cessant d'y circuler, l'a rendu horriblement glissant ; après avoir suivi quelque temps encore une route de larges pierres comme on en établissait autrefois et comme on en fait encore aujourd'hui, afin d'éviter l'enlizement des hommes et des bêtes dans la boue, nous arrivons à la ruine connue encore dans le pays sous le nom de Chin-Mri (Sainte-Marie), une abside éventrée, un tronçon de campanile carré dont les dispositions et les voussures intérieures rappellent en moins grand celui de Rasci, rien de plus. Les tombes, s'il y en avait, ont disparu, pas une trace de sculpture ; les habitants du village, qui sont tous musulmans, disent n'avoir jamais rien trouvé. Sans un lierre gigantesque dont les branches griffues se multiplient pour le retenir, le campanile serait déjà tombé, il s'incline dangereusement ; tous ceux qui l'entourent ont abandonné la foi qui animait leurs